

SUR LE DIVIN



avec...
Nicolas Thienpont

Propos recueillis par Mathieu Doumenge, photographies Albert de Monts



De quoi Thienpont est-il le nom ? D'une famille d'origine flamande qui, depuis un siècle, a contribué à écrire la belle histoire de Bordeaux, et dont les différents représentants sont aujourd'hui à la tête de magnifiques crus de la rive droite. Nicolas Thienpont n'est pas le moindre de ces représentants. Né à Libourne en 1948, il grandit sur la propriété de Puygueraud, à Saint-Cibard. Pensionnaire chez les jésuites de Saint-Joseph-de-Tivoli durant son adolescence, il s'oriente vers des études de droit et de philosophie, pour finalement rejoindre l'exploitation familiale au début des années 1980. Il apprend alors « sur le tas » le métier du vin, prenant la direction de Château Puygueraud, dont il détient les parts

avec ses douze frères et sœurs. Il développe parallèlement ses propres vignobles à Francs et Castillon : Les Charmes Godard, Laclaverie, La Prade et Alcée. Parallèlement, Nicolas Thienpont prend la direction en 1995 du château Pavie-Macquin pour la famille Corre, qu'il va hisser au rang de premier grand cru classé de Saint-Émilion. Il fera de même avec Larcis-Ducasse pour la famille Gratiot, dont il reprend les rênes en 2002 – reconnu « premier » en 2012. Enfin, en 2009, il prend la direction de Château Beauséjour héritiers Duffau-Lagarrosse (hDL), où il signera 12 millésimes jusqu'au rachat par la famille Courtin au printemps 2021. Rencontre avec une figure incontournable de la rive droite de Bordeaux.

Revenons aux origines de la famille Thienpont. Comment est-elle arrivée des Flandres à Bordeaux ?

Tout a commencé avec Kamille Thienpont, qui créa un négoce de vins dans les années 1840-1850 à Etikhove. Ainsi commence la relation de ma famille avec le vin. En 1920, mon grand-père Georges a l'opportunité de racheter Troplong Mondot, puis en 1924 Vieux Château Certan. Troplong est revendu dans les années 1930, mais les Thienpont conservent « VCC », qui est toujours dans la famille aujourd'hui. De mon côté, mon père George, qui se destinait à être avocat, s'installe en 1946 à Puygueraud avec ma mère et ma sœur aînée. À cette époque, Puygueraud couvre près de 250 hectares en polyculture, mon père va faire un peu de tout : chicons, vaches à lait puis blonde d'Aquitaine, céréales, soja... Le vignoble ne représentait presque rien et les raisins allaient à la coopérative.

Tu ne te destinais pas non plus à travailler dans le vin...

En effet, après ma scolarité chez les bons pères jésuites, je suis parti à Paris pour suivre des études de droit, puis de philosophie à la Sorbonne. Je ne savais pas trop quoi faire, et j'ai commencé dans la vie, d'abord comme prof de philosophie à mi-temps à l'établissement Saint-Joseph de Reims, puis j'ai rejoint l'entreprise de métallurgie du père de mon épouse, à la gestion du personnel. J'ai fait cela pendant trois ans puis j'ai eu envie de rejoindre mon père à Puygueraud, en 1981. À cette époque, je ne connaissais rien au vin, même si j'aidais durant l'été aux travaux agricoles ; le fait que l'on vende nos raisins à la coopérative, et que j'aie passé mon adolescence en pension, m'avait tenu éloigné des choses de la vigne. Il a fallu apprendre. J'avais le livre d'Émile Peynaud pour me guider. En 1983, nous avons sorti notre premier millésime, et cela s'est bien passé. Nous avons développé Puygueraud, puis dans les années 1980 j'ai acquis mes premières propriétés personnelles, notamment Les Charmes Godard, qui fait aujourd'hui 45 hectares.

Ton cousin Jacques possède Le Pin, ton cousin Alexandre est à Vieux Château Certan... C'est un regret pour toi de ne pas être propriétaire d'un tel joyau ?

Un regret, oui. Je ne suis pas propriétaire à Saint-Émilion, je n'ai pas de fortune personnelle mais chacun a son chemin, j'ai une vie bien remplie et j'en suis très heureux. Si on m'apportait un grand cru classé sur un plateau, je ne le refuserais pas ! (rires)

La famille, c'est aussi les enfants, tu en as cinq. Quelle place occupe-t-elle pour toi ?

Une place primordiale. Nous nous inscrivons dans une tradition familiale, une famille nombreuse, c'est important d'être un couple uni, d'avoir des enfants que nous aimons, cela fait partie de nos valeurs. On s'épanouit dans le travail mais heureusement il n'y a pas que ça, la famille est un socle fondamental. Je suis grand-père de 13 petits-enfants, la dernière, Amélie, est arrivée tout récemment.

Il y a aussi la transmission de la passion du vin, puisque tu travailles au quotidien avec ton fils Cyrille...

Je travaille avec Cyrille, mais j'ai aussi un autre fils, Jérôme, qui est responsable des achats à la maison de négoce Barrière Frères. Le troisième, Grégoire, est dans l'intelligence artificielle. Ma fille Sophie est graphiste à Angoulême, son mari est producteur et distillateur de

« Le risque est grand d'aller vers une judiciarisation du classement, judiciarisation qui pollue déjà l'ambiance actuelle. Avec le nombre de candidats, des procédures seront hélas certainement intentées »

cognac. Ma dernière fille, Charlotte, est médecin. Tous mes enfants sont assez proches géographiquement. Pour le fait de travailler en famille, ce n'est pas difficile pour moi, mais il faudrait poser la question à Cyrille. On chemine ensemble, l'idée est de lui laisser progressivement les rênes, c'est ce que je suis en train de faire.

La famille, c'est également celle que l'on s'invente, l'entourage professionnel et amical. Tu as de nombreux collaborateurs, un rôle de mentor...

J'ai la chance d'être entouré de gens de talent, comme David Suire, qui a débuté comme stagiaire avec moi, et à qui j'ai confié la direction technique de Larcis-Ducasse, ou encore Grégoire Pernot du Breuil, qui travaille avec moi à Puygueraud. Il y a aussi, bien sûr, Stéphane Derenoncourt, que j'ai rencontré lorsque je suis arrivé à Pavie Macquin, et son consultant Julien Lavenu. Ce sont des gens qui m'apportent beaucoup. Il est important de savoir s'entourer, de reconnaître ses limites, voire ses incompétences, et de voir les qualités que peuvent apporter les autres. C'est une communauté de travail, et on avance ensemble. Comme disait le grand Jean Bodin, « Il n'est de richesse que d'hommes ».

Tu as passé une grande partie de ton adolescence chez les jésuites. Qu'est-ce que cela imprime chez l'homme que tu es ?

Les jésuites, c'est un mode de pensée, une certaine rigueur. Le propre de cette éducation c'est qu'il y a une certaine recherche de l'excellence ; elle porte cette idée selon laquelle la foi doit nous rendre plus intelligents, pas nous rendre idiots. Comme disait Anselme de Cantorbéry, « La foi recherche l'intelligence », si nous ne réfléchissons pas sur l'objet de la foi, nous ne sommes que des fidèles.

Justement, quel est ton rapport à la foi, à la religion ?

Je suis catholique pratiquant. Ce n'est pas toujours très bien vu de nos jours, mais pour moi c'est très important. Cela me donne une vision de la vie à la fois optimiste, et pessimiste dans le sens où ces valeurs sont de moins en moins partagées. On a, notamment chez les nouvelles générations, un manque de confiance dans l'avenir. Quand on décide d'avoir des enfants, cela demande cette forme de confiance... Et je vois des tas de jeunes qui se refusent à ça. Il y a un catastrophisme ambiant qui me semble aller à rebours des valeurs chrétiennes. Tout le monde veut sauver la planète mais il est important de sauver l'esprit, j'entends par là avoir foi en la capacité de l'humanité, malgré ses tares, d'aller vers le meilleur, de mettre la science et la technologie au service de l'homme.

Tu as une maîtrise de philosophie, tu es pétri de culture classique. C'est une richesse supplémentaire ?

La vie, sans racines, elle meurt. Avoir des racines, c'est important, et cela passe par cette culture classique. Le monde occidental, qui a façonné le monde moderne, qu'est-ce que c'est sinon la conjonction entre Rome, Athènes et Jérusalem ? Il ne faudrait pas oublier d'où l'on vient. Si l'on a pu développer la notion de personne et de dignité humaine, cela vient de cette culture profondément enracinée dans les siècles, avec les cheminements tortueux que l'on sait, mais qui dégage des valeurs humaines essentielles.

À Saint-Émilion, tout le monde se connaît. Qui sont tes amis et tes meilleurs ennemis ?

Voilà une question qu'un ancien élève des jésuites ne saurait que contourner. Saint-Émilion, c'est un milieu parfois compliqué, chacun a ses faiblesses, mais on a tendance à dépeindre un tableau trop sombre, où la division régnerait en maître. On met souvent un effet de loupe sur les inimitiés, mais il faut voir avant tout ce qui nous unit. En tout cas de mon côté, je fais en sorte d'avoir de bonnes relations avec mes voisins et les vigneronns qui font vivre tous ces crus. On peut avoir des philosophies (de vin ou de vie) différentes, faut-il en faire des inimitiés ?

La perspective du classement 2022 peut-elle exacerber de nouvelles rivalités ?

Le risque est grand d'aller vers une « judiciarisation » du classement, « judiciarisation » qui pollue déjà l'ambiance actuelle. Avec le nombre de candidats, et notamment de candidats qui veulent être premiers grands crus classés, des procédures seront hélas certainement intentées. Je regrette par ailleurs que le classement ait été confié à une commission qui n'est pas de la région bordelaise.

Demander à des gens qui ne sont pas d'ici, même s'ils sont de qualité et des gens d'expertise, de juger des dossiers de classement, cela entraîne une déposition de la juste vision de la hiérarchie des crus pour se déterminer sur des critères plus quantitatifs que qualitatifs. J'aurais aimé que l'on trouve davantage d'intervenants qui ont des affinités fortes avec ce vignoble, qu'ils soient courtiers, négociants, œnologues, géologues ou autres.

Avec le retrait d'Ausone et Cheval Blanc, il ne faudrait pas que le groupe des premiers « A » se dilue et que les premiers « B » ressemblent à une armée mexicaine.

Le rôle de la commission va être difficile, d'autant que le niveau global des vins n'a jamais été aussi bon.

Revenons sur l'épisode Beauséjour, une affaire aux multiples rebondissements qui a finalement été conclue par la revente à la famille Courtin. On connaît ton attachement à ce terroir. Comment l'as-tu vécu à titre personnel ?

À titre personnel, je l'ai vécu comme un échec dans la continuité que je voulais donner au formidable travail amorcé depuis 2009 sur cette propriété. Dès le 13 avril 2021, lendemain de la signature de l'acte authentique, la direction générale que j'assumais jusqu'alors a cessé. La famille Cuvelier avait été désignée à 92 % par la famille Duffau-Lagarrosse pour reprendre la propriété, et j'ai des liens d'amitié avec Philippe et Matthieu Cuvelier, pour lesquels j'ai déjà travaillé. L'intervention de la Safer a finalement rebattu les cartes en faveur de la famille Courtin et de Joséphine Duffau-Lagarrosse.





Château Puygueraud

Photo OneWineProduction

Selon moi, la Safer n'avait rien à faire dans cette affaire. Elle est allée à l'encontre du choix de la majorité de la famille. À titre plus personnel, c'est toujours un peu triste de quitter un si beau terroir, mais je ne renie pas les 12 millésimes que j'ai produits ici, car ils représentent une véritable signature de ce grand terroir.

La famille Cuvelier a décidé finalement de contester la décision devant la justice, quelle est ta position sur le sujet ?

Je ne suis pas dans les méandres de cette procédure, mais je suppose que si Philippe Cuvelier a décidé d'y aller, c'est qu'il a des raisons de le faire. Cette procédure n'est pas dirigée contre la famille Courtin, ni contre Joséphine Duffau-Lagarrosse, mais contre les méthodes de la Safer.

Quel est ton regard sur la société, le monde qui t'entoure ? Tes inquiétudes, tes coups de gueule, tes motifs d'espoir aussi ?

Je suis plutôt confiant mais vigilant, il ne faudrait pas céder à certaines tentations de l'époque. Le wokisme, la cancel culture, cette façon de revisiter l'histoire à travers le prisme de nos valeurs d'aujourd'hui, sans remettre les choses en perspective dans leur époque, c'est extrêmement dangereux.

De façon plus générale, toutes les radicalités m'inquiètent, comme par exemple une certaine forme de véganisme qui voudrait imposer sa façon de vivre au reste du monde. On nous donne l'ordre de penser « comme il faut » et j'en ai horreur, je veux que l'on me laisse ma liberté de penser. Ce qui me fait me lever le matin, c'est qu'il y a encore des ancres dans le ciel !

Et, en tant que vigneron, c'est de faire des grands vins et... on n'a

jamais fait d'aussi grands vins ! (rires). Bordeaux n'est pas mort. Pour mes petits-enfants, j'ai envie de croire que le monde sera beau, que le progrès au sens humaniste est encore devant nous... On se focalise beaucoup sur les horreurs du monde (qu'il faut combattre), mais notre situation est beaucoup plus enviable que ce qu'elle était il y a un siècle. Il faut se battre et faire en sorte que le bonheur soit de plus en plus partagé, qu'il y ait plus de solidarité. C'est un vœu pieux, mais il faut y croire.

L'année 2022 sera celle de l'élection présidentielle, un candidat se dessine pour toi ?

Je n'ai pas d'homme ou de femme providentielle, car il n'y en a pas ! Je suis plutôt de droite et de centre droit, donc je n'irai pas vers des candidats situés à l'extrême, même si un Zemmour soulève des sujets qui trouvent un écho dans un certain ressenti de la population et qu'il ne faut pas les ignorer. Zemmour, c'est un Cassandre trop clivant, mais en face de lui il y a des Pangloss : « *Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes* »...

Sur des sujets comme l'islamisme, l'indépendance énergétique (je suis féroce pronucléaire et antiéolien), toutes les inexactitudes que l'on colporte sur les questions environnementales avec un catastrophisme de mauvais aloi, mais aussi des questions sociétales, il y a de vrais sujets qui me touchent. Le choix politique que je ferai sera un choix de moindre mal.

Que boira-t-on le jour de tes obsèques ?

Ils videront ma cave ! J'espère qu'ils iront chercher de grandes bouteilles de Pavie Macquin et de Larcis Ducasse, en priorité. Et qu'ils n'oublieront pas de prendre du Puygueraud.